

NOIR PAYS

Michel N. Christophe

ISBN : 978-1-4457-4141-3

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

© 2024. Michel N. Christophe. ProficiencyPlus.

Chez moi, il y a des gens que l'on appelle les Blancs-pays. Ils se distinguent de ceux qu'ils appellent les métropolitains. Et puis, il y a les autres, je les appelle les Noirs-pays. Ils ne s'aiment pas toujours. Ils ne se distinguent pas, et ils sont sous tutelle.

NOIR PAYS

Michel N. Christophe

Oups, il est six heures. Le réveil n'a pas sonné. Je vais encore me faire engueuler. Je m'étire, me redresse, et ça me revient : ma révolution personnelle a commencé. De toute façon, je renonce à ma zone de confort. J'ai décidé de m'en aller. Je boycotte le bureau. Dans deux heures, j'ai rendez-vous au café du coin. Le pays s'essouffle. Je suffoque ici. Il est temps d'en regagner un autre, même s'il tarde à décoller.

D'habitude, je fais deux pas en avant, un pas en arrière puis une pirouette. Le même manège chaque fois. J'ai passé toute ma vie à faire ça. Je danse comme je vis ! J'avance lentement, je ne sais pas danser. Je bosse depuis que j'ai seize ans. Il fallait que j'apprenne à me débrouiller tout seul, disait ma mère. La joie vient et puis repart, comme un coucou. Elle ne s'attarde jamais.

J'exulte, je ris, je pleure, je tombe, et puis je me relève, et me casse la gueule à nouveau. Je me blesse aussi parfois. Mes plaies ne se referment plus ; elles en ont déjà marre, de ma complaisance et de ma bêtise surtout. Elles restent ouvertes pour ne pas perdre de temps. C'est plus pratique comme ça ! J'en ai pas mal d'ailleurs. J'ai besoin d'aide pour les panser, pour apprendre à danser, me requinquer un peu. À partir de maintenant, j'arrête de danser sur la musique des autres. Ça ne me réussit pas !

Mettre le bonheur en cage, voilà ce que je voudrais plus que tout. L'obliger à s'attarder un peu avec moi. Je me suis contenté de trop peu, du suffisamment bien

comme ça, et pourtant autrefois je courtais l'excellence. Je sais à quoi elle ressemble. Je connais sa rigueur. J'aurais pu avoir plus si j'avais pris plus de risques, osé avoir plus d'audace, confronté mes démons. Il y a encore quelques années, mes dents, elles aussi, rayaient le parquet. À présent, je ne veux que partir à la rencontre du petit garçon que j'étais. Lui, au moins, il savait y faire. Authentique et vrai, il ne s'encombrait jamais des chichis des adultes ni de leur hypocrisie, ou de leur cupidité.

J'ai rêvé de maman. Peut-être que c'est pour ça que j'ai si mal dormi hier soir ! Elle était encore belle malgré son allure chétive. Elle avait encore peur. Ça se passe mal pour elle là-bas. Elle souriait jaune et m'appelait à la rescousse. Je l'ai vue se noyer dans un petit verre d'eau.

Près de la fenêtre du Starbucks du coin de la rue, pas loin du National Jazz Museum et de Marcus Garvey Park, accoudé au comptoir, balayant la rue du regard, j'attends Dave, mon nouvel agent immobilier. Il a toujours des choses à me dire en face et de vive voix ! Pourquoi pas au téléphone comme tout le monde ? Il doit se prendre pour un agent spécial. Combien d'argent va-t-il m'extirper, celui-là ?

Sans chaises et sans tables, bien que le service y soit rapide et les boissons excellentes, le petit Starbucks à l'angle de la 78e et de la 125e rue n'est pas un bon endroit où traîner. De là où je suis, je le verrai descendre du bus à l'arrêt juste en face. Un autre coffee shop plus grand et plus confortable est accessible à l'ouest, à quelques pâtés de maisons d'ici. Je ne veux pas l'encourager à blablater. Le manque de confort l'obligera à aller plus vite à l'essentiel. Bien que digne de confiance, enfin, je crois ; Dave parle beaucoup trop. On dirait qu'il cherche à faire

de moi un ami. Un environnement cosy et chaleureux le mettrait trop à l'aise et notre rencontre s'éterniserait.

Une crème onctueuse nappe la surface du café allongé brûlant que j'ai commandé. Comme d'habitude, un expresso dilué. Reposant le gobelet, j'observe une foule s'activer sur le trottoir. Dave ne sera pas dépaycé. Il y a vraiment beaucoup de Blancs à Harlem. C'est peut-être pour cela qu'on y trouve des Starbucks maintenant ! Tiens, le voilà.

Il jette un œil distrait autour de lui en entrant dans la salle, puis se passe une main sur la nuque.

— Quelque chose ne va pas ?

— Salut, Julien. J'ai une bonne nouvelle pour toi.

— Tu prends quoi ?

— Comme toi. Un américano.

— L'évaluation de ton appartement a été faite. Grâce aux rénovations, tu peux compter sur 800 000 dollars.

— Pour un appartement de 1000 pieds carrés ! C'est quoi ta commission ?

— 3 %. Mais ne t'inquiète pas, ils sortiront de la vente. J'ai amené les papiers pour que tu les signes.

Et moi qui croyais que tout était foutu ! Je hoche la tête, et m'évente de la main. « Avec les économies que j'ai déjà réalisées, cet homme va faire de moi un millionnaire ! » Je n'en revenais pas, j'allais pouvoir danser.

Étudier, obtenir des diplômes, trimer sans rechigner avait été la clef de ma réussite professionnelle, la voie royale vers la classe moyenne, vers une vie de petit bourgeois. Pendant trente ans, je n'ai fait que ça, travailler d'arrache-pied, corps et âme, comme un forcené. Je

voulais toujours plus, toujours aller plus loin. J'avais la niaque, besoin de me prouver que j'étais meilleur que les autres. En véritable esclave des temps modernes, je n'ai pas vu plus loin que le bout de mon nez qui, il n'y a pas si longtemps encore, saignait quand mes journées de labeur s'allongeaient.

Les privations auxquelles j'ai consenti m'ont permis de maintenir la tête hors de l'eau. J'en étais venu à croire que la finalité de l'existence se résumait à l'entretien de mon souffle ; que rien n'avait vraiment de sens ! Et voilà que maintenant, Dave, mon sauveur, mon ange gardien, m'apprend que je serai bientôt riche ; libre de faire ce que je veux. Vraiment ? Ce qui est sûr, c'est qu'une fois l'argent empoché, j'irai dire merde à mon patron.

Cet appartement paumé de Harlem, dans lequel il y a plus de vingt ans j'avais, avec beaucoup de difficultés, investi deux cent mille dollars, c'est celui-là même qui dans un futur proche me rapportera le quadruple ! La joie joue parfois à cache-cache avec moi, mais sur ce coup-là, je la retrouve enfin. Elle inonde mon cerveau. Et dire que dans la poursuite du bonheur, j'ai frisé la corruption, la folie, l'homicide involontaire et la prison, et là, je tombe des nues. Je risque l'apoplexie. Ma vie va enfin redémarrer au quart de tour. Et qu'en aurait-il été si j'en avais fait davantage, et que j'avais pris plus de risques ?

J'adore cette fourmilière humaine à l'énergie électrique, à l'atmosphère chargée, avec son charme inégalé et sa riche mosaïque de cultures. New York, le Big Apple est une mégapole colorée, magique ; une des grandes portes de l'enfer. Un endroit où tout peut arriver à ceux qui veulent croquer la pomme. On ne vit pas en apnée ici, mais haut en couleur et à tombeau ouvert. Impossible d'y retenir son souffle, son calme, son âme, ou ses sous. Le choix des drogues et des divertissements y est illimité. Tout va vite ou rien ne va plus ! Le jour comme la nuit avance au rythme d'une consommation effrénée. Si je me laissais aller, je perdrais le peu d'esprit qu'il me reste.

L'autre jour, j'ai mis deux chaussettes différentes à mes pieds. Mon cerveau me joue encore de sales tours. Personne n'a rien remarqué. Ça aurait pu être la fin, il y a longtemps déjà, pour moi, mais je me suis battu pour rectifier le tir, marcher droit et en arriver là.

Ce n'est que le début. La richesse est un concept relatif et tellement volatil. On est riche par rapport à un autre. Si je ne quitte pas New York, je resterai un jouet à la merci des requins. La banque et les autres prédateurs m'appelleront tous les jours avec des offres plus mirobolantes les unes que les autres. Ils me feront miroiter des placements sans risque, des profits palpitants, des fontaines de Jouvence.

Du bout des doigts et de la langue, je palperai le bonheur qu'ils me feront imaginer, et il sera jouissif. Enivré par d'habiles entraîneuses qui minaudent, je retomberai dans mes anciens travers. Quand on a passé trop de temps à faire plaisir aux femmes, à leur dire ce qu'elles veulent entendre, on les aime encore, même quand elles ne nous aiment plus. Être le caïd du moment fera du bien à mon ego fragile. Ça le requinquera, avant qu'il ne se fasse dépouiller en un clin d'œil presbyte. Tout va très vite à New York. Je n'ai plus besoin de courir dans la noirceur complète. La lumière est enfin revenue. Demain semble prometteur !

Les longues heures sacrifiées à m'échiner pour eux n'ont jamais convaincu mes supérieurs ni de mon dévouement ni de ma loyauté. « C'est normal ! disaient-ils. Qui veut réussir s'en donne les moyens. Les ambitieux de tous bords font des heures supplémentaires. Tu te plains, tu attires l'attention, tu crains ! »

C'est long dix ans avant la retraite. Sans aucun scrupule, ils tiraient sur ma chaîne. Ils enraccinaient mon désespoir. Qui veut du respect s'en procure ! Le respect, ça coûte cher ! On ne nous le dit jamais assez. Il exige de la vigilance et surtout de la discipline. J'ai honte quand j'y repense. J'ai vendu mon honneur.

Dévoué à cette chimère qu'est l'humanisme, et à d'autres foutaises plus monumentales encore, je suis le roi des cons. Les grands comme les petits abusent et manipulent, usant de procédés trompeurs. J'en ai ma claque de leurs mentalités mesquines. Marre de ces rapports de force qui bousculent nos vies du berceau au cercueil. Empathique, pathétique, apathique, l'envers et

le revers de la même sottise. Je n'ai plus rien à faire dans le monde de ces brutes-là. J'ai déjà joué le rôle que l'on m'a assigné, et maintenant ça suffit ! Je m'affranchis de mes peurs. Le dollar est une arme de libération !

J'aimerais rappeler à ces menteurs qui sans se soucier des conséquences ont volé ma gloire, se sont approprié mes victoires, et ont subtilisé mes clients qu'ils sentent aussi mauvais que moi quand ils pètent. J'aimerais faire un esclandre, un gros caca nerveux, tout écrabouiller sur mon passage avant que la police n'arrive ; gommer cette suffisance de leurs faces grassouillettes. Et pendant que j'y suis, j'aimerais prendre en otage les petits chefs, m'en servir de crachoirs, et les voir se tortiller. Ce serait excitant comme tout ! J'aimerais leur foutre des baffes sur la gueule et des coups de trique sur la tête, à la mode coloniale, rien que pour les entendre geindre et pour leur apprendre les bonnes manières. Du jamais vu dans ce bureau, ça ferait les gros titres : « Un déséquilibré retient en otage un bureau d'avocats du centre-ville. » Mais à quoi bon ? C'est encore moi qui trinquerais et ça ne servirait à rien. Les bonnes gens diront, on ne change pas les choses comme ça !

Pourquoi tout plaquer maintenant ? J'ai assez valsé comme ça, fait le tour de ce bureau, trop donné. J'ai lâché mes tripes, pris tout ce qu'il y avait à prendre. Il n'y a plus rien de nouveau à apprendre ici, que de la tricherie réchauffée. Je sature. La duplicité, et l'arrogance font dorénavant partie de mon ADN. L'excellent étudiant a bien appris sa leçon ! Il aspire à présent à plus de simplicité ! À autre chose en tout cas. C'est certain ! Je ne compterai plus les secondes, les minutes et les heures, année après année à ramollir mon derrière pour des

raisons alimentaires assis à la même place, à me coltiner une paperasse qui n'en finit jamais, des dossiers mal ficelés qui méritent d'atterrir à la poubelle. C'est fini la mort cérébrale. Mes yeux s'embuent. Je ressuscite à la vie que je désire, à moi-même, à l'espoir de jours meilleurs. Une larme s'accumule au coin de mon œil.

— Merci Dave. Je signe où ? On en a pour combien de temps ? Trop d'émotions. Je retourne me coucher.

— C'est du tout cuit. On est dans un marché de vendeurs. Les biens immobiliers partent en moins d'une semaine ces temps-ci. Boucler la vente me prendra trente jours à tout casser. Prépare-toi à t'envoler vers un beau coucher de soleil tropical.

— Tope-là. C'est parfait. T'es embauché.

Ses petites sœurs me l'ont confirmé, maman vient de retrouver l'usage de ses membres. Les séquelles sont visibles, quoique légèrement invalidantes. Juste avant son AVC, on lui avait diagnostiqué un début d'Alzheimer. Son comportement a changé. Pourquoi est-ce qu'elles ne me disent jamais rien en temps réel ? J'apprends ce qui se passe avec des mois de retard. C'est toujours moi qui dois appeler.

À part : « ça va, et toi ? » Elle ne raconte jamais rien et nos conversations durent à peine une minute. Je n'appelle plus maman. C'est vrai ! Ça fait longtemps que je suis parti. Je n'étais pas là pour elle.

Trop occupé à me faire une place au soleil, à me bâtir une vie, en trente ans, je ne l'ai pas beaucoup vue. La dernière fois, il y a deux ans, en coup de vent, elle avait pris un de ces coups de vieux ! Creusée par l'absence, une brèche s'est transformée en fossé. Il faut que je le comble. Une fois sur place, je verrai de quoi il en retourne. Si je n'y parviens pas, je ne me le pardonnerai jamais. Une maman, ce n'est pas rien quand même !

La raison de mon malaise est plus profonde encore. Je m'endormais au bureau. Ça ne faisait pas sérieux. J'ai pris du poids. Mes costumes sont trop justes. Le sang coule de mon nez. Ma santé périclité. Je pense à une goutte d'eau et sans crier gare c'est la catastrophe. Je me change deux fois par jour à présent. Arrêter de me pisser dessus est devenu une priorité ! Je suis encore un avocat

digne de ce nom, mais c'en serait foutu de ma réputation si l'on apprenait mon secret. C'est lamentable, je n'ai que cinquante ans.

Un déclic s'est produit. Je suis en train de lâcher prise. L'insatisfaction use. Je ralentis. Quelque chose a changé. Après tout, je mérite d'être heureux moi aussi, de vivre une belle vie ; de me réinventer, de faire la paix avec mon passé, et de repartir du bon pied. Bientôt, je serai riche. Cette fois, je tiendrai tête au diable pour retrouver l'espoir, le contrôle de ma vessie, investir au pays, et enfin me faire plaisir. « J'ai le droit d'être heureux ! » Il m'en a fallu du temps pour dire ça à haute voix.

Et si la vente ne se réalise pas ? Je ferai quoi alors ? Il me faudra postuler ailleurs, n'importe où ; expliquer pourquoi j'ai quitté mon poste. Tiens ! Dans ce cas-là, une lettre de recommandation me serait bien utile, voire indispensable. On ne sait jamais. Ils me doivent bien ça ! J'appellerai le bureau demain.

Il se passe quelque chose que je ne comprends pas dans le monde, et pas que dans ma tête. Je commence à entendre jaser au sujet d'une pandémie mondiale dont je ne vois aucune manifestation. Moi non plus, je ne l'avais pas vu venir. Je m'en fous. Le bonheur n'attend pas ! L'appel de ma terre natale, seule capable d'atténuer mes angoisses, de rehausser mon orgueil est trop assourdissant. Une existence lisse, autrement excitante, m'attend sous les cocotiers. Juriste accompli dans le droit des affaires, j'ai des idées plein la tête et des cordes à mon arc. Je dispose aussi d'autres atouts inexploités. Quand même, à l'aube d'une crise sanitaire globale, quelle idée farfelue de quitter un cabinet prospère au cœur du Big Apple ! Je suis parti. Je n'en pouvais plus. C'est trop tard.

Là-bas, je me ferai une place sous le Soleil d'une façon ou d'une autre. Je compte bien m'imposer et faire la différence. Adieu cauchemar climatisé dans ma jungle de béton. *Vaya con Dios* ! Sans personne pour contrarier mes élans, je n'en ferai plus qu'à ma tête. Comme Bokassa, j'érigerai un trône à ma propre souveraineté.

J'irais échouer, sans stress, au milieu de 700 récifs, pour y vivre sans contraintes ; plonger nu dans la rivière aux écrevisses avec des lessiveuses aux gros tétés ; tâter le ventre de ma mère, piétiner la crasse de mon enfance, me prélasser dans un écrin de verdure, et bouche bée, jouir encore et toujours, devant le Soleil qui se lève.

Que devrais-je faire pour assurer mon épanouissement ? Laisser une plus grande place à ce qui améliore la qualité de ma vie. Ne plus jamais abdiquer mes responsabilités envers moi-même pour ne pas devenir l'esclave des autres. Faire confiance à mon intuition ; prendre des décisions avec le cœur autant qu'avec la tête ; développer une perspective plus large ; accepter mes imperfections. Ne pas m'attacher aux objets. Imposer des limites saines aux autres ; me protéger des vampires émotionnels. Réaliser pleinement la force de mes croyances. On ne manifeste que ce que l'on conçoit. Vivre chaque jour sans peur ; prendre le temps de me ressourcer.

Une démangeaison et une malédiction à la fois, tyrannique, ma quête du bonheur est comme une envie de faire pipi ! Je la supporte sur le qui-vive jusqu'à ce que je ne puisse plus. Je me lâche et m'en donne à cœur joie. Je pisse allègrement, à tout va.

J'ai eu six ans pour y penser. Je ne veux plus y réfléchir. Soit, je me jette à l'eau, soit j'accepte de n'être

que l'ombre de moi-même. Rien ne m'arrêtera plus. Mon transfuge est acté. Laissez-moi donc tranquille avec vos impératifs, vos contraintes, vos principes. Je ne suis pas un mouton de Panurge ordinaire. Je m'efface tout doucement de vos vies. Lentement mais sûrement, ma révolution personnelle suit son cours. Je retourne dans mon lit et n'en sortirai pas de sitôt. Vade retro !

Un téléviseur beugle dans le hall de la réception. Un gars agonise en direct. Je n'en crois pas mes yeux. Il rend son dernier souffle. Le bougre est épinglé au sol par un mastodonte aussi costaud que lui. Les images défilent en boucle sur l'écran. Des cris s'élèvent du trottoir. Une foule bigarrée injurie le ripou. Son regard est vacant. Il a déménagé, probablement dopé à la testostérone, et il n'entend plus rien. Des sirènes de police exacerbent la cacophonie.

Mon ancien manager, tombant sur moi à l'improviste, me dévisage comme s'il m'avait attrapé la main dans le sac, sur le point de commettre un crime. D'une voix grinçante, il interrompt ma contemplation :

— Julien, qu'est-ce que tu fous là ? Tu n'es pas censé être là.

Mes poils se hérissent. Mon corps se raidit. Le son de sa voix me ramène à la réalité. L'huile et l'eau ne se mélangent pas. Nous deux, nez à nez, ce n'est pas possible ? Je balbutie une excuse.

— La porte était ouverte. Euh ! Je passais par là. Je suis entré sans réfléchir. Question d'habitude. Corinne n'est pas là ?

Une odeur de scotch plane dans l'air conditionné. J'avais toujours évité de me retrouver seul avec cet énergomène-là.

— Non. Elle est sortie déjeuner avec les autres morveux. Mais elle a laissé une enveloppe pour toi.

La mâchoire crispée, le trapu quitte la pièce, contrarié comme à son habitude. Il aurait dû jubiler, je ne travaille plus pour lui. J'avais complètement oublié, les anciens collègues abandonnent les locaux à la pause-déjeuner. À l'écran, maintenant, quatre voitures de police encerclent la scène des échauffourées. Remontés à bloc, des officiers repoussent une foule aigrie pour frayer un chemin à une ambulance. Des urgentistes embarquent un corps inerte sur une civière. Si nécessaire, la réanimation se fera à l'intérieur de la fourgonnette, à l'abri des regards et des smartphones.

Décidément, le bonhomme tarde à me remettre l'enveloppe ! Le fait-il exprès ? Essaierait-il de me contrarier, une ultime fois ? Enfin, l'air penaud, nimbé d'une lumière vacillante, une chemise à la main, il titube en revenant vers moi d'un pas de tortue. S'est-il remis à boire ? Il s'arrête soudain interpellé par la speakerine et tourne son attention vers l'écran. Il cherche la télécommande à présent pour augmenter le son. Qu'attend-il pour me remettre la lettre ? S'en donnant à cœur joie, les mains sur les hanches, il commente les infos d'une voix tonitruante. Je rêve ou quoi ? J'observe son manège. Il ne manquait plus que ça. Au lieu de me libérer, il me force comme à l'accoutumée à endurer ses états d'âme ?

— Monsieur, s'il vous plaît. Je suis pressé.

— Eh ben bon, tu attendras, mon coco. Eh oh. Et puis quoi encore ?

Comme à son habitude, il me prend de haut. Pourtant, je ne travaille plus pour lui. Plus du tout disposé à tolérer son mépris, faisant mine de quitter la pièce, agacé, je pose un pied en direction de la porte de sortie. En un bond, il

se place en travers de mon chemin. J'interromps mon avancée avant qu'il ne me touche. Surpris, la main suspendue en l'air, il m'assène ses arguments, s'évertue à déverser son vitriol, à m'imposer sa façon de voir. J'hallucine. Autrefois, captif, je m'étais tu. C'était lui le chat, et moi la souris. Il gueule. Le comble. À présent, je m'emballe. Électron libre, je ne le supporte plus et ne souhaite pas l'entendre.

— C'est moi qui te le dis, ces prétendues victimes de violence policière sont des fabulateurs bourrés de tares congénitales ; des criminels atteints de crétinisme. S'ils se comportaient comme des humains et non comme des animaux, ils seraient peut-être encore en vie.

Plus question de faire semblant, j'en avais plus qu'assez de la diarrhée verbale de cette tête à claques. Ses élucubrations m'étaient devenues insupportables. Être chef n'avait jamais été un gage d'intelligence. Quelqu'un avait fait croire à ce bête inconséquent qu'il avait du pouvoir. Je ne lui reconnaissais qu'un pouvoir de nuisance.

M'étant convaincu qu'ils étaient ceux d'un homme en souffrance, malade de peur, coincé dans une indigence spirituelle plus grande encore que la mienne, je n'avais jamais pris ses coups de gueule au sérieux. Mais cette fois, il était allé trop loin. Je n'ai pas pu me retenir.

Je ne suis pas un criminel dans le vrai sens du terme, pourtant l'envie de tuer m'a traversé l'esprit. Je sais qu'il n'en valait pas la peine, mais face à un forcené, c'était inévitable, mon sang n'a fait qu'un tour et j'ai pété un câble moi aussi ! Dieu sait que d'habitude, je suis un gentil garçon. Mais trop, c'est vraiment trop ! Il a rongé mon fil. Pris de vertige, siphonné, j'ai hurlé à tue-tête :

« *Fuck you! Fuck you!* » et ça m'a soulagé ! Et puis, je l'ai poussé de toutes mes forces pour l'écarter de mon chemin.

Après un son étrange, un bruit sourd, j'ai paniqué. Je n'ai pas cherché à comprendre. Avant de s'affaler sur le sol, il s'est cogné la tête sur un coin du secrétaire. Son crâne s'est probablement fendu. Je ne sais pas ! Je ne pouvais plus regarder. Une seconde a suffi pour faire de moi un criminel ; moi qui n'avais jamais fait de mal à une truie, je venais de tuer un porc. J'en ai oublié l'enveloppe. Il geignait quand j'ai claqué la porte. Il se tordait de douleur. Personne ne l'entendait.

Il aurait dû me donner l'enveloppe et me laisser partir sans faire l'intéressant. Ce n'est pas comme ça que les choses devaient se dérouler. Quelle idée saugrenue de passer au bureau !

J'ai vraiment déconné sur ce coup-là ! Pour une lettre de recommandation dont je n'aurais peut-être même pas besoin, en plus ! À croire que je devais m'ennuyer, que la solitude me pesait, que je n'avais rien de mieux à faire. La secrétaire me l'aurait envoyée par la poste, cette foutue lettre. Impatient de nature, attendre est trop passif, j'ai toujours préféré prendre les choses en main. Déformation professionnelle, peut-être ! Récupérer cette foutue lettre paraissait judicieux.

Et si je m'étais fait attraper ? Dans ma fuite à travers un long couloir sombre du gratte-ciel, je revivais le malaise et surtout l'humiliation qui m'avaient conduit jusque-là.

Émergeant dans le tohu-bohu de la grande rue, je me remémorais ma muse, une femme inoubliable, l'extravagante cliente de mon collègue Kevin, qui le

matin au tribunal, divorçait, et l'après-midi, rentrait chez elle au volant d'une Mercedes flambant neuf. Comme elle, lorsqu'on me traitera comme un moins que rien, qu'on me manquera de respect, je martèlerai les tympanes de mes tourmenteurs, marcherai sur leurs pieds, et rendrai leur vie aussi insupportable que la mienne afin d'ensevelir l'humiliation ressentie sous le vacarme de leurs gémissements. Une vie meilleure m'attend.

Je cracherai à leur face. Leur « Non » ne m'importera plus, je n'entendrai que les « Oui ». Chère muse, comme toi, j'ai la mentalité d'un gangster ! Je suis un avocat payé pour contourner la loi, pas pour la faire respecter. La vie, comme tu le sais, est plus belle quand on prend et qu'on fait ce qu'on veut. Je transformerai les « non » de mes détracteurs en « oui », le malheur en bonheur, l'eau en vin, un petit rien en un petit quelque chose. La révolution est bel et bien entamée. J'avance vers ce qui me fait le plus peur. Gare à quiconque me chercherait des noises. Le trapu a osé barrer ma route. Pas étonnant que j'aie pété un câble !

Impossible de ne pas m'inquiéter. Ça fait cinq jours déjà ! Jusqu'à présent, ni la police, ni personne d'autre n'est venu me demander des comptes. L'incident me trotte dans la tête. La lettre de recommandation est arrivée par la poste ce matin. La moindre des choses, c'est d'appeler la secrétaire pour la remercier, lui demander comment elle va, et s'il y a du nouveau. Ravie de m'entendre, elle se met à table sans couvert. Comme je m'y attendais !

— Rentrants d'une pause-déjeuner avec les collègues en même temps que le grand chef, nous avons trouvé ton ancien manager dans son vomi, aplati sur le sol, la